

PERSPECTIVE CATHOLIQUE

Aux catholiques, à ceux qui le sont un peu et à ceux qui ne le sont pas du tout



L'audience Martin-Léon XIV : symbole d'un agenda caché ?

Eric Bertinat – Depuis dix ans, le Vatican multiplie les gestes qui agitent les milieux catholiques. Sous François d'abord, puis désormais sous Léon XIV, l'homosexualité est devenue l'un des thèmes centraux du Synode sur la synodalité. Officiellement, rien n'est dit. Mais dans les faits, nominations, audiences et prises de parole dessinent une ligne claire : l'Église est poussée vers une reconnaissance implicite des réalités LGBT.

Trois noms incarnent ce virage : Victor Manuel Fernández, le théologien argentin devenu cardinal et chef du Dicastère pour la doctrine de la foi ; sœur Lucía Caram, religieuse au militantisme homophile assumé ; et le jésuite James Martin, figure médiatique des catholiques LGBT aux États-Unis.

La montée en puissance du cardinal Fernández

Surnommé « Tucho », Fernández est depuis les années 1990 le protégé de Jorge Mario Bergoglio. Ghostwriter d'Aparecida, puis artisan de *Laudato si'* et *Amoris laetitia*, il a accompagné François dans toutes ses grandes réformes.

En 2023, sa carrière atteint son sommet : préfet du Dicastère pour la foi et cardinal. Un détail a frappé : depuis son ordination épiscopale, il porte la même croix pectorale que François. Signe d'un lien personnel unique, quasi filial, qui alimente toutes les spéculations.

Pour les critiques, la promotion de Fernández illustre une stratégie : placer à des postes clés des figures liées de près au pape et à l'agenda LGBT.

James Martin, la voix LGBT à la table du Synode

Le père James Martin, jésuite américain, est devenu le symbole de cette nouvelle ligne. Rédacteur en chef de la revue *America*, il multiplie interviews et interventions publiques. L'une de ses phrases a fait couler beaucoup d'encre : « Il y a beaucoup de prêtres qui sont gays et célibataires. Il est important de le dire. »

Son discours consiste à assumer une réalité sociologique longtemps passée sous silence, et à pousser l'Église vers une reconnaissance plus explicite. Ses détracteurs dénoncent une tactique de normalisation : banaliser d'abord, légitimer ensuite.

Communication vaticane : un choix assumé

Le 1er septembre 2025, Léon XIV a reçu James Martin en audience privée. Mais l'événement n'a rien eu de discret : communiqué officiel, photo diffusée par Vatican Media, reprise immédiate dans la presse.

Ce n'est plus une rencontre pastorale, c'est un signal politique. L'Église catholique dit publiquement : « Martin et sa pastorale LGBT ont droit de cité dans l'institution. »

Curieusement, les cardinaux les plus critiques — Raymond Burke, Gerhard Müller — n'ont pas attaqué frontalement l'audience. Leur prudence laisse deviner une autre tactique : multiplier les interventions théologiques, peser sur les textes du Synode, sans tomber dans la confrontation directe qui pourrait les marginaliser.

Mais dans les réseaux catholiques conservateurs, l'indignation est réelle. Beaucoup y voient un « cheval de Troie » destiné à saper l'enseignement

moral de l'Église.

Entre gestes médiatiques (audiences, photos, bénédictions publiques) et décisions structurelles (nominations, textes synodaux), la stratégie est claire : avancer pas à pas, en occupant l'espace symbolique pour habituer l'opinion, puis verrouiller le terrain par des décisions concrètes.

Pour les progressistes, c'est une victoire culturelle. Pour les opposants, c'est une provocation permanente.

En réalité, tout se jouera dans les mois à venir. Si le Synode de la synodalité ouvre la porte à un langage plus inclusif, voire à une reconnaissance explicite des personnes LGBT, l'audience avec James Martin sera relue comme un jalon historique.

Sinon, elle restera comme un coup de communication habile, destiné à rassurer une frange de l'Église sans rien changer de substantiel.

Conclusion — L'Église au bord de la fracture

Le débat sur l'homosexualité agit comme un révélateur. D'un côté, un Vatican qui mise sur l'inclusion et la communication. De l'autre, une opposition discrète mais résolue, convaincue qu'il s'agit d'un abandon doctrinal.

Le pontificat de Léon XIV commence à peine, et déjà une question s'impose : jusqu'où ira-t-il ? Vers une simple pastorale d'accueil symbolique... ou vers une réforme profonde qui pourrait accentuer la fracture interne de l'Église universelle ?



Quand le porno embrouille le désir – ou comment on peut se croire gay à 2h du matin... et redevenir hétéro au petit-déjeuner

Lena Rey – Les éléments de cet article sont controversés, comme tout ce qui pourrait risquer d'entraver ce commerce lucratif. Le visionnage de films X ne provoque pas seulement une dépendance, il peut aussi brouiller les repères les plus intimes : orientation, identité, désir. Derrière l'excitation artificielle, c'est la confusion qui s'installe.

Le titre de cet article est volontairement provocateur et pourrait presque évoquer la définition de l'abosexualité : une étiquette de plus, inventée pour désigner ceux dont l'attirance fluctue au fil du temps, parfois même au cours de la journée : bi à midi, homo à l'apéro. Comme souvent avec le wokisme, il faut tout ranger dans des cases, devenues aussi nombreuses que les catégories sur un site porno – le sujet de cet article.

Dans mon livre *Dévox*, j'ai consacré un chapitre entier à ce que je nomme « pornocène », cette ère où l'humanité consomme plus de vidéos X que de calories. Et parce que derrière les grands discours sur la dépendance, l'impuissance et l'anxiété, il y a une mécanique plus sournoise : le porno brouille le désir, au point que certains ne savent plus ce qu'ils aiment vraiment.

Quand l'excitation trompe le désir

On connaît tous quelqu'un qui, en silence, après quelques heures de navigation nocturne, finit par cliquer sur des catégories auxquelles il n'aurait jamais pensé, un homme hétéro qui se découvre excité par une scène gay... Le lendemain pourtant, il reprend son café et se dit : « Mais qu'est-ce qui m'a pris ? » C'est là que le piège commence : la confusion entre ce que le corps ressent face à un stimulus et ce qu'on désire dans la vie réelle.

Soyons clairs : les jeunes qui se posent légitimement des questions sur leur sexualité, n'attendent pas de regarder du porno pour savoir qu'ils sont gays. Si en toute honnêteté, un homme qui sait ne pas avoir refoulé ses vraies pulsions pour vivre dans une hétérosexualité de déni et de frustration, ressent ses premiers titillements à 20 ans en regardant une scène entre hommes, cela ne relève pas de l'orientation mais de la consommation. Et pourtant j'en connais qui sont passés par là.

Des chercheurs (Peter & Valkenburg) ont montré que l'exposition répétée à des contenus sexuels en ligne accroît l'« incertitude sexuelle » chez les adolescents. Ce n'est donc pas une lubie morale : l'industrie joue sur une faille psychologique connue.

Le psychologue genevois Adrien Bauer le résume bien : il y a deux addictions qui se superposent. L'une à la masturbation compulsive. L'autre à la chasse au bon clip. Et à force de cliquer, on escalade, comme passer du cannabis au crack, des scènes « soft » aux catégories extrêmes (orgies, humiliations, mineurs), animés par l'accoutumance qui nécessite d'augmenter la dose pour ressentir un effet.

La pornographie normalise des images que l'on ne verrait jamais dans un contexte ordinaire. Un homme croise bien d'autres hommes nus dans les vestiaires, mais pas en pleine excitation. Le porno, au contraire, l'y confronte sans cesse, jusqu'à l'habituer à trouver satisfaction dans le spectacle du plaisir d'un autre. Ce glissement, imperceptible au début, contribue à brouiller encore un peu plus nos propres frontières.

On peut même se retrouver à regarder du contenu trans sans jamais vouloir passer à l'acte, ou être troublé par des scénarios où l'homme se projette dans une identité féminine. Ce phénomène a un nom dans la littérature psychologique : l'autogynéphilie, c'est-à-dire l'excitation provoquée par l'idée de soi en tant que femme. Controversée mais documentée, elle désigne un fantasme qui peut, chez certains, influencer des choix de vie. La plupart de ceux qui en font l'expérience n'ont pas de dysphorie de genre au départ. Jeffrey Escoffier, historien de la sexualité, pionnier des études gays et spécialiste reconnu de la culture pornographique, a même parlé de « transsexualisation de l'homme hétérosexuel » à propos de ces scénarios, où le spectateur se voit invité à explorer, non plus son désir, mais un rôle sexuel qui n'était pas le sien. Là encore, ce n'est pas une orientation nouvelle qui se révèle, mais un brouillage entretenu par l'écran.

Sous l'effet d'une consommation excessive, certains en viennent à envisager des transformations corporelles pour « vivre de nouvelles sensations ». Pas parce qu'ils seraient « nés dans le mauvais corps », mais parce que le porno les a persuadés qu'ils n'étaient plus assez vivants dans le leur.

Quand la violence devient la norme

Et comme si cela ne suffisait pas, il y a la violence croissante du porno mainstream. Un adolescent n'a de base, pas d'appétit particulier pour l'humiliation des femmes et ne rêve pas de commencer sa vie sexuelle par de la violence. Pourtant, nombreux sont ceux qui tombent sur des images dont leurs parents n'imaginent pas le degré de cruauté, et ces jeunes finissent par l'assimiler à une forme de normalité, où le « non » est un « oui » et où les larmes se mêlent aux autres fluides sans que personne ne s'en émeuve. Gail Dines (Pornland) a montré combien cette violence n'est pas marginale mais au cœur de l'industrie, car « ce qui choque » vend mieux que « ce qui ressemble à la réalité ».

Derrière ces dérives, il ne faut pas oublier la logique marchande. Comme le rappelent de nombreux auteurs critiques du capitalisme, le marché n'a pas de morale : il exploite les pulsions comme une matière première. Et dans ce domaine, rien ne rapporte plus que la confusion, la transgression et la dépendance.

On croit explorer sa liberté, mais en réalité, on est mené par le bout du nez — ou plutôt par un autre bout. L'indépendance, celle qui permet d'aimer une seule personne dans le réel, se réapprend. Elle passe par une hygiène numérique, par un retour à l'imagination, par une foi qui ne confond pas désir et aliénation.

Bibliographie

Lena Rey, Déwox – 21 réflexions pour se détoxifier du wokisme, Une Autre Voix, 2025.

Gail Dines, Pornland – Comment le porno a envahi nos vies, Éditions Libre, 2020.

Andrea Dworkin, Pornographie – Les hommes s'approprient les femmes, Éditions Libre, 2022.

Jeffrey Escoffier, « Imagining the She/Male: Pornography and the Transsexualization of the Heterosexual Male », *Studies in Gender and Sexuality*, 2011.

Ray Blanchard, « The concept of autogynephilia and the typology of male gender dysphoria », *Journal of Nervous and Mental Disease*, 1989.

Jochen Peter & Patti M. Valkenburg « The Influence of Sexually Explicit Internet Material on Sexual Risk Behavior: A Comparison of Adolescents and Adults » *Journal of Health Communication*, 2011.



Vive émotion en Judée : Marie rend visite à sa cousine Élisabeth

Notre correspondante en Judée, Ier siècle – Le soleil tape fort sur les collines pierreuses de Galilée. L'air sec vibre sous le chant continu des cigales, et les sabots des ânes soulèvent des nuages de poussière sur les sentiers. C'est dans cette atmosphère brûlante que Marie, une jeune femme de Nazareth, entreprend un long voyage. Direction : la maison de sa cousine Élisabeth, dans la montagne de Judée, à plusieurs jours de marche.

Le voyage d'une jeune femme

Seule ? Pas vraiment. Comme le veut l'usage, Marie a probablement rejoint une caravane de pèlerins et de marchands. Voyager seule aurait été impensable pour une jeune fille. La route est rude : des étapes à la belle étoile, des sources rares, des villages accueillants mais marqués par la présence militaire romaine.

À chaque halte, des familles offrent un peu d'eau puisée au puits, quelques figues séchées, et les voyageurs partagent des nouvelles en araméen, la langue du peuple. Mais dans les marchés, on entend aussi le grec, langue des affaires, et parfois le latin, langue sèche des percepteurs romains.

Une société de liens et de travaux

En Judée, la vie est simple et communautaire. Les femmes se retrouvent tôt le matin à la fontaine, discutant en remplissant leurs cruches. Les hommes cultivent des oliviers, tressent des cordes ou taillent des pierres, pendant que les enfants courent pieds nus, criant et riant au milieu des chèvres. L'odeur du pain levé cuit dans des fours de terre se mêle à celle plus âcre des étables. Dans cette société, tout repose sur les liens familiaux et villageois : on travaille ensemble, on prie ensemble, et face aux lourds impôts romains, on survit ensemble.

La rencontre

Après plusieurs jours de marche, Marie atteint la maison d'Élisabeth, une bâtisse de pierre adossée à la colline. La chaleur est écrasante mais à l'intérieur règne la fraîcheur d'une pièce sombre, où l'on dépose des jarres d'eau et des paniers de grenades.

Lorsque Marie franchit le seuil, un silence tombe. Puis Élisabeth s'exclame d'une voix émue : son enfant a bondi dans son ventre à l'approche de sa parente. La scène frappe les témoins.

Une voisine raconte : « On aurait dit que le vent lui-même s'était arrêté. Leurs voix résonnaient comme une prière. »

Dans cette maison, les gestes reprennent : pétrir du pain, verser de l'huile dans de petites lampes, préparer un repas simple. Mais l'ambiance est différente, emplie d'une joie qui dépasse l'ordinaire. Marie chante alors un hymne de gratitude – que les croyants nommeront plus tard le Magnificat. Un proche confie : « Elles se sont regardées, et nous avons compris que quelque chose de grand se jouait. Plus qu'une rencontre de deux femmes : une promesse pour tout notre peuple. »

Ce qu'en disent les mystiques

Les témoins ordinaires ont vu deux parentes s'embrasser. Les mystiques, eux, ont perçu l'invisible.

Anne-Catherine Emmerich décrit le moment comme une véritable irruption de la grâce : une clarté surnaturelle envahit la maison, et même les serviteurs ressentent une paix inhabituelle. Jean-Baptiste, encore dans le

sein d'Élisabeth, « tressaille de joie », comme s'il reconnaissait déjà Celui qu'il préparera à annoncer.

Marie d'Agreda rapporte que, dans ce tressaillement, Jean est purifié et sanctifié par l'Esprit Saint, recevant déjà sa mission de prophète.

Sainte Brigitte de Suède insiste sur la puissance de la voix de Marie : elle porte une force spirituelle qui transmet la présence de Jésus lui-même.

Ainsi, la Visitation devient le premier acte public de Jésus encore caché dans le sein de sa mère : à travers Marie, il sanctifie Jean, illumine Élisabeth, et transforme une rencontre familiale en une révélation spirituelle.

Le sens théologique de la Visitation

Pour les croyants et les Pères de l'Église, la scène ne se limite pas à une rencontre intime. Elle est lourde de symboles :

– Marie est perçue comme la nouvelle Arche d'Alliance : tout comme l'arche transportait la présence divine au milieu d'Israël, Marie porte en elle le Verbe fait chair et vient « visiter » la maison d'Élisabeth.

– Le tressaillement de Jean-Baptiste annonce sa mission : il devient le précurseur, celui qui prépare les chemins du Seigneur. Sa joie est le premier témoignage de la reconnaissance du Messie.

– Le Magnificat de Marie est compris comme le chant inaugural de l'Église : une prière qui relie l'histoire d'Israël à l'espérance universelle.

Ainsi, cette rencontre dans une maison de Judée devient un moment fondateur : elle relie l'Ancien et le Nouveau Testament, le passé des promesses et l'avenir du salut.

Le contexte politique et social

Tout cela se passe sous le règne d'Hérode le Grand, client des Romains. La Judée est surveillée de près, soumise aux impôts lourds et aux soldats casqués. La population vit entre espoir et oppression. Les rabbis enseignent la Loi dans les synagogues, tandis que dans les rues, on murmure l'attente d'un Messie.

Dans ce quotidien marqué par la dureté, la rencontre de deux femmes ordinaires prend la valeur d'un signe extraordinaire. Deux grossesses improbables – l'une d'une femme âgée, l'autre d'une jeune fille – deviennent le cœur d'une espérance nouvelle.

Une histoire qui circule encore

Aujourd'hui, la scène de la Visitation reste racontée comme un moment de charité et de piété familiale, mais aussi comme une rencontre où l'intime rejoint l'histoire du monde.

Les villageois qui en furent témoins parlent encore de la chaleur étouffante de ce jour, des bruits d'animaux dans la cour, du parfum du pain chaud... et de cette joie mystérieuse qui, l'espace d'un instant, a illuminé toute une maison. —



Éducation sexuelle en Suisse : le Conseil fédéral se dédouane face à des contenus problématiques

Eric Bertinat – Dans sa réponse officielle à une interpellation du conseiller national **Nicolas Kolly** (N° 25.3652 du 18 juin 2025), le Conseil fédéral rappelle que Santé sexuelle Suisse bénéficie depuis de nombreuses années de subventions fédérales. Celles-ci sont octroyées sur la base de la loi sur les épidémies, afin de soutenir la lutte contre le VIH et les infections sexuellement transmissibles. Entre 2016 et 2025, l'association a ainsi touché plus de 7,2 millions de francs d'argent public. Le gouvernement précise que ces fonds sont strictement destinés à des mesures de prévention, sous contrôle de l'Office fédéral de la santé publique, et non à des activités de nature politique.

Sur le fond, le Conseil fédéral insiste sur le fait que l'éducation sexuelle relève de la compétence des cantons, et que les supports pédagogiques utilisés en classe dépendent donc des autorités cantonales et des établissements scolaires. Santé sexuelle Suisse ne fournirait qu'une «base» de travail, censée être validée par des «spécialistes confirmés».

Enfin, le Conseil fédéral tente de minimiser la polémique en soulignant que le matériel relayé dans les médias début 2025 ne constituait que des «extraits» d'une documentation plus large, et que «la responsabilité de l'association ne saurait être engagée» pour tous les contenus présentés en classe.

Une réponse qui élude les vrais problèmes

Cette prise de position soulève de nombreuses interrogations. En premier lieu, le Conseil fédéral admet noir sur blanc que l'association touche d'importantes subventions publiques, mais il refuse d'assumer la moindre responsabilité quant à la manière dont cette organisation influence l'éducation sexuelle dans les écoles. Or, comment peut-on financer massivement un acteur et, dans le même temps, prétendre que ses supports utilisés devant des adolescents n'engagent en rien l'État ?

Les documents incriminés posent des problèmes concrets : Ils contiennent des informations juridiquement fausses, comme l'affirmation selon laquelle un mineur de moins de 16 ans aurait «le droit de se marier» ;

Ils véhiculent des messages idéologiques et militants, par exemple en incitant les élèves à nier la réalité biologique du sexe au profit d'une iden-

tité «choisie», illustrée par une licorne violette ;

Ils exposent des cas orientés et contestables, tel celui d'une personne trans prétendument discriminée par l'armée, présenté sans nuance ni vérification.

Ces éléments ne relèvent pas d'une démarche scientifique ou médicale. Ils traduisent au contraire une volonté de former les jeunes esprits à une vision idéologique de la sexualité, bien éloignée des missions de prévention sanitaire qui justifient officiellement les subventions.

Le Conseil fédéral affirme que les fonds publics sont destinés uniquement au travail de fond lié au programme national contre le VIH et les IST, et que «le travail politique est explicitement exclu». Mais dans les faits, la frontière entre information sanitaire et endoctrinement idéologique est devenue poreuse. Lorsqu'un document officiel présenté en cours affirme qu'un enfant peut «remettre en cause toute distinction biologique entre hommes et femmes», on ne parle plus de prévention médicale, mais bien d'une vision politique de la sexualité et de l'identité.

L'État finance donc, volontairement ou non, une propagande idéologique déguisée en éducation sexuelle. Et en se retranchant derrière la souveraineté cantonale, le Conseil fédéral se dédouane de ses responsabilités.

Une confiance brisée entre parents, école et institutions

L'un des objectifs affichés du gouvernement est de «renforcer la confiance des parents» dans l'éducation sexuelle scolaire. Or, c'est précisément l'inverse qui se produit : des parents se retrouvent choqués, mis devant le fait accompli, et contraints de découvrir que leurs enfants ont été exposés à des messages biaisés ou inadaptés à leur âge.

Cette rupture de confiance est grave, car elle fragilise non seulement le lien entre familles et école, mais aussi l'efficacité des campagnes de prévention, qui reposent sur l'adhésion et la crédibilité des institutions publiques.

L'affaire de Romont et l'interpellation de Nicolas Kolly s'inscrivent dans une série d'alertes parlementaires déjà formulées ces dernières années. Les conseillers nationaux Sebastian Frehner et Verena Herzog avaient déjà dénoncé des dérives similaires, qu'il s'agisse de la promotion d'une «sexualisation précoce des enfants» ou de campagnes douteuses financées par l'argent public. Le Conseil fédéral a toujours répondu en bottant en touche, sans jamais remettre en question l'usage des subventions.

Conclusion : une remise en question nécessaire

Le cas du cycle d'orientation de Romont illustre les dérives d'un système où une association largement financée par l'argent public peut diffuser dans les écoles des documents orientés, approximatifs et infantilisants.

Si l'éducation sexuelle doit effectivement contribuer à la santé publique, en demeurant prudente et délicate, elle ne peut se transformer en instrument de militantisme. Le Conseil fédéral ne peut pas continuer à financer sans contrôle réel une organisation dont les supports suscitent autant de controverses et qui n'est en fait qu'une courroie de transmission de l'OMS et de son programme mondialiste particulièrement perverse d'enseignement de la sexualité.

À l'heure où la confiance entre parents, enseignants et institutions est mise à rude épreuve, il est urgent d'exiger une transparence totale sur l'usage des subventions, une évaluation indépendante des contenus pédagogiques et la décision finale rendue aux parents, une décision libre et sans contrainte des enseignants. Sans cela, l'éducation sexuelle en Suisse restera un champ miné, au détriment des enfants et de la société tout entière. —



La Suisse fait exception face au durcissement mondial contre l'avortement

Eric Bertinat – Alors que dans de nombreux pays le droit à l'avortement recule, la Suisse prend une direction opposée. Dès 2027, les interruptions volontaires de grossesse (IVG) seront entièrement couvertes par l'assurance maladie, une mesure incluse dans le «paquet de maîtrise des coûts 2» adopté par le Parlement. La décision a été prise sans réel affrontement politique et n'a suscité aucune opposition de la part des partis conservateurs.

Pour **Mattea Meyer**, coprésidente du Parti socialiste, cette avancée constitue un signal fort : «Nous vivons actuellement un véritable retour en arrière en matière d'égalité. Le droit à l'autodétermination des femmes sur leur propre corps est de plus en plus attaqué par les milieux de droite.» Même au sein du PLR, le soutien est assumé. **Bettina Balmer**, présidente des Femmes PLR, souligne que «dire oui au délai imparti pour recourir à une IVG implique aussi de reconnaître cette procédure».

Si la Suisse autorise l'avortement dans les douze premières semaines, de nombreuses femmes se heurtent encore à quelque résistance. Certains médecins refusent de les accompagner pour des raisons religieuses ou tentent de les culpabiliser. Des cliniques privées, comme l'hôpital Bethesda à Bâle ou la Hirslanden St. Anna à Lucerne, refusent purement et simplement de pratiquer des IVG, sauf cas médicaux extrêmes.

Helene Haldi, présidente d'APAC-Suisse, l'organisation des prestataires professionnels de services et d'informations sur l'interruption de grossesse et partenaire de SANTÉ SEXUELLE SUISSE, confirme que «l'avortement reste un sujet tabou et la stigmatisation est forte. De nombreuses femmes médecins pratiquent des interruptions médicamenteuses, mais ne le rendent pas public par crainte d'être stigmatisées». Dans certaines régions, comme la Suisse centrale, des patientes préfèrent même se rendre à Zurich pour obtenir une prise en charge anonyme.

Perspective catholique fait peau neuve!

Christophe Lomenech - Nous sommes heureux de vous présenter notre nouveau site internet, conçu pour être plus clair, plus dynamique et plus proche de vous. Vous y retrouverez toute notre actualité, nos analyses, nos événements et nos actions.

Pour ne rien manquer, suivez-nous aussi sur nos nouveaux comptes :

Instagram : <https://www.instagram.com/perspectivecatho/>

X / Twitter : <https://x.com/Perspectivecat>

Facebook : <https://www.facebook.com/profile.php?id=61576550097425>

Telegram : <https://t.me/perspectivecatholique>

WhatsApp : <https://whatsapp.com/channel/0029VbAlzQN6hENTq2cffA3k>

Linktree : <https://linktr.ee/perspectivecatholique>

Grâce à ces plateformes, nous pourrions échanger directement avec vous, partager nos informations en temps réel et renforcer notre communauté.

Un combat politique récurrent

Depuis quarante ans, la question de l'avortement a régulièrement été soumise au peuple :

1985 : Initiative « Droit à la vie » rejetée par 69 %. Elle visait à inscrire dans la Constitution la protection de la vie dès la conception.

2002 : Régime du délai accepté par 72 %. Ce système autorise l'IVG dans les 12 premières semaines.

2002 : Initiative « Pour la mère et l'enfant » rejetée par 82 %. Elle cherchait à interdire quasiment toute IVG.

2014 : Initiative « Financer l'avortement est une affaire privée » rejetée par 70 %. Elle proposait de supprimer le remboursement par l'assurance de base.

2023 : Initiative parlementaire Léonore Porchet (Verts/VD) rejetée au Conseil national. Elle voulait sortir l'avortement du code pénal et le traiter comme une question de santé.

Du côté des personnalités politiques, Barbara Haering-Binder (PS) s'est illustrée dans les années 1990 en défendant la solution du délai, tandis que Léonore Porchet continue aujourd'hui de militer pour une dépenalisation totale. Face à elles, Jean-Luc Addor (UDC), Andreas Gafner (UDF) ou Andrea Geissbühler (UDC) défendent régulièrement des restrictions, soutenus par des organisations comme 1000Plus Schweiz.

Le combat américain et la pilule abortive

Aux États-Unis, l'arrêt Dobbs de 2022 a ouvert la voie à des interdictions quasi totales dans une douzaine d'États. Mais malgré ce recul légal, le nombre d'avortements a augmenté : 1'033'000 en 2023, selon l'Institut Guttmacher, son plus haut niveau depuis plus de dix ans. La raison ? La montée en puissance de la pilule abortive, désormais utilisée dans près de deux tiers des cas. Facilement distribuée par courrier, elle contourne les lois restrictives et permet aux femmes d'avorter même dans des États hostiles comme le Texas. Deux ans après Dobbs, le mouvement anti-avortement peine ainsi à enrayer cette évolution.

La décision suisse se démarque d'une dynamique globale de durcissement. En Pologne et en Hongrie, l'accès à l'avortement s'est considérablement restreint. Dans ce climat, la voix du Vatican continue de peser. Le pape François dénonçait déjà la « culture du jetable » pour condamner l'avortement et l'euthanasie. Son successeur, le pape Léon XIV, a repris le flambeau en rappelant que « les enfants à naître jouissent de la dignité de créatures de Dieu » et que les gouvernements doivent bâtir leurs sociétés en s'appuyant sur la famille, définie comme « l'union stable entre un homme et une femme ».

Si la décision d'inclure totalement l'IVG dans la couverture de l'assurance maladie a été saluée par les partis progressistes, elle suscite une profonde déception dans les milieux conservateurs et religieux. Pour eux, cette mesure banalise un acte qu'ils considèrent comme une atteinte à la vie. Plusieurs associations pro-vie regrettent également le manque de débat public autour de cette évolution majeure : le Parlement a tranché sans grande discussion et la presse en a à peine fait écho.

Ce qui surprend surtout, soulignent-ils, c'est que l'avortement soit désormais pris en charge comme s'il s'agissait d'un traitement médical ordinaire, alors même que la maternité n'a jamais été considérée comme une maladie. À leurs yeux, la Suisse a franchi un pas lourd de conséquences, en validant par le financement public non seulement la légitimité, mais aussi la normalisation de l'avortement. —



Quand la parole devient cible : l'assassinat de Charlie Kirk

VP – **Charlie Kirk**, figure majeure du courant conservateur aux États-Unis, a été assassiné par balle lors d'un événement à l'Université de Utah Valley, à Orem, dans l'Utah. Il avait 31 ans.

L'événement se tenait dans la matinée, dans la cour extérieure du campus, dans le cadre de sa tournée intitulée "American Comeback Tour". Kirk y animait son stand bien connu des réseaux sociaux : "Prove Me Wrong" (Prouvez-moi que j'ai tort), lorsqu'un coup de feu a retenti.

Le tireur — apparemment embusqué sur le toit d'un bâtiment à plusieurs dizaines de mètres — aurait visé directement Kirk, le touchant au cou. Des témoins décrivent une scène de panique : cris, bousculades, une foule terrorisée s'éparpillant dans la cour. Transporté en urgence à bord d'un SUV noir, Kirk a succombé à ses blessures quelques heures plus tard.

Qui était Charlie Kirk ?

Charlie Kirk, 31 ans, était une figure bien connue du débat public aux États-Unis. Il s'était fait connaître dès l'âge de 18 ans en co-fondant Turning Point USA, une organisation destinée à encourager les jeunes à s'impliquer dans la vie civique et à défendre leurs convictions, en particulier sur les campus universitaires, souvent perçus comme majoritairement orientés à gauche. Il s'était notamment illustré sur les réseaux sociaux à travers ses débats en plein air sur de nombreux campus. Installé simplement sur une chaise, un micro à la main, il laissait quiconque le souhaitait venir le questionner et débattre avec lui, dans le cadre de son défi : "Prove Me Wrong". C'est précisément ce qu'il faisait le jour de son assassinat — une démarche qu'il décrivait lui-même comme une expression concrète de la démocratie. Considéré comme une figure clivante et polémique par une partie de la gauche américaine, il rassemblait néanmoins de nombreux partisans, qui le voyaient comme un défenseur de la liberté d'expression et comme un meneur dans la mobilisation des jeunes conservateurs.

Il défendait publiquement sa foi chrétienne à chacune de ses apparitions. La foi n'était pas seulement une conviction parmi d'autres : elle était le socle de son engagement public et la source même de son combat culturel et politique. Lors de ses interventions, ses podcasts ou ses débats en campus, il revenait sans cesse à l'Évangile, à la vérité du Christ, et à l'urgence spirituelle de son époque. Il y a quelques mois, il déclarait dans son podcast : "Je pense qu'en tant que protestants et évangéliques, nous ne vénérons pas suffisamment Marie. [...] Nous ne la vénérons pas assez. [...] Marie est un exemple admirable, et je pense qu'elle est un contrepoids à une grande partie de la toxicité du féminisme à l'ère moderne."

Une vidéo prise quelques minutes avant sa mort le montre déclarant : "Jésus était une vraie personne. Il a mené une vie parfaite. Il a été crucifié, est mort et est ressuscité le troisième jour. Il est le Seigneur et Dieu de toutes choses."

Une vague de réactions aux États-Unis

Sur les réseaux sociaux, les premières heures qui ont suivi l'assassinat de Charlie Kirk ont vu émerger des commentaires haineux : certains criaient au "karma", d'autres parlaient de "bonnes nouvelles". Ce vacarme numérique, malheureusement familier, a été contrebalancé par une vague d'hommages empreints de douleur et de respect.

Le président Donald Trump, ami et allié politique de Kirk, a publié un communiqué sobre et direct, dans son style habituel : "Le Grand, et même Légendaire, Charlie Kirk est mort. Personne n'a mieux compris ni n'a eu le cœur des jeunes des États-Unis d'Amérique que Charlie."

D'autres, dans la sphère intellectuelle conservatrice, ont livré des témoignages plus personnels. Michael Knowles, intellectuel catholique et édi-

torialiste au Daily Wire a salué un homme d'exception : "Sa tempérance le distinguait comme l'un des rares membres de la droite à renoncer au whisky, aux cigares et à tous les autres plaisirs qui auraient pu le détourner de son objectif. [...] Sa force d'âme le poussait à entrer dans l'arène publique sans la moindre crainte servile. La seule crainte de Charlie était de nature sacrée. [...] Ses vertus les plus évidentes étaient théologiques : la foi, l'espérance et la charité. Nous pleurons sa mort, nous reprenons sa cause et nous le confions, comme il s'est lui-même confié avec confiance, à la protection de Dieu."

L'un des témoignages les plus touchants n'a pas été prononcé après sa mort, mais des mois auparavant, par celle qui le connaissait le mieux : Erika Kirk, son épouse. Lors d'un événement de Turning Point USA, elle avait dressé un portrait vibrant de son mari — des mots qui, aujourd'hui, résonnent avec une force nouvelle : "Mon mari, Charlie Kirk, est une force. Il est audacieux quand le monde exige le silence. Il est intrépide là où les autres reculent. Il s'est engagé dans la bataille de la prochaine génération en changeant le cœur et les esprits de ces enfants. Ce n'est pas une carrière pour lui, c'est une vocation. [...] Il ne recule jamais devant le combat, car il sait pour qui et pour quoi il se bat : Dieu, sa famille et son pays."

Enfin, au-delà des cercles d'influence, une internaute sur Instagram a formulé ce que beaucoup pensaient : "Voulez-vous savoir pourquoi tant de jeunes venaient écouter Charlie Kirk ? Parce qu'il était l'un des rares adultes à vouloir les écouter et à répondre à leurs questions, quand tous les autres leur disaient simplement quoi penser. [...] Nous ne donnons pas assez de crédit aux jeunes, et pourtant Charlie leur a donné le micro."

«J'ai combattu le bon combat, j'ai terminé la course, j'ai gardé la foi.» (2 Timothée 4, 7)

Dans une époque marquée par le doute et les divisions, nombreux sont ceux qui s'engagent dans ce combat culturel. Mais peu le font avec la constance, la simplicité, et surtout la bienveillance dont Charlie Kirk a fait preuve. Les nombreux témoignages en attestent : Charlie Kirk aura incarné la fidélité — fidélité au vrai, au bien, au Christ.

Il n'était ni théologien, ni tout à fait homme d'État, mais il aura cherché avec constance à soigner une jeunesse profondément désorientée par le tumulte du monde moderne. À travers le débat, l'écoute et l'argumentation, il a voulu éclairer, guider, rassurer.

Il n'est pas exagéré de dire qu'il aura, selon les mots de saint Paul, « mené le bon combat ». Et cette fidélité, dans une époque qui l'encourage si peu, vaut — et vaudra sans doute encore longtemps — plus que bien des victoires.

Que cette conclusion se fasse avec les mots de Michael Knowles, du Daily Wire : « Nous pleurons sa mort, nous reprenons sa cause et nous le confions, comme il s'est lui-même confié avec confiance, à la protection de Dieu. » —



Désirez-vous recevoir notre Lettre ? Rien de plus facile : [cliquez](#)

CH21 8080 8004 5427 1100 1
Bénéficiaire :
Perspective catholique
1203 Genève



Comment nous aider ?
Principalement par une contribution financière nous permettant d'organiser des conférences et d'expédier notre Lettre. Le QR vous facilitera votre versement.

*Autre idée : nous verser une petite somme mensuellement (20.- / 30.- / 50.- ou plus)
D'avance, nous vous remercions*

www.perspectivecatholique.ch